Ami du Clergé du 23 décembre 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Vincent. — Dieu et la terre, 625.
Pour la fête de S. Timothée. — La prière mutuelle, 626.
Pour la Conversion de S. Paul. — Avant et après, 628.
Table des matières de l'année 1937. — Table synthétique, 631. — Table analytique, 635.

POUR LA FETE DE S. VINCENT

DIEU ET LA TERRE

Mes bien chers frères,

Nous avons, nous chrétiens, une raison toute spéciale d'aimer la terre et la campagne : c'est que le Bon Dieu les aime beaucoup.

Cette affirmation vous paraît trop osée ? Je vous invite à parcourir la Sainte Ecriture, à interroger l'Histoire, à contempler la Nature. Et vous direz que j'ai raison.

Il me plaît d'insister sur ce fait, en cette solennité de S. Vincent qui est, au vrai, pour vous, la « Fête de la Terre ».

I

Parcourez, vous disais-je, la Sainte Ecriture.

1. Vous y verrez, par exemple, qu'au début des âges, le Créateur plaça l'homme dans le paradis terrestre, dans le « Jardin de l'Eden », pour qu'il *le cultivât et le gardât.* Dieu le fit donc cultivateur. Il ne trouva rien de mieux pour le roi de la création, son chef-d'œuvre, qu'il venait de façonner à son image et à sa ressemblance ! Adam, de par la volonté divine, fut, avant tout, *un paysan.* Le Maître du monde ne lui a pas bâti des usines ni ouvert des ateliers : il lui a donné la terre.

Il lui faisait ainsi un riche cadeau ; car, alors, rien ne manquait à l'homme, qui dominait sur tous les êtres visibles. Il devait cultiver ; mais, selon les desseins de la Providence, l'agriculture dans toutes ses branches ne comportait que charme et plaisir.

Ce ne fut que plus tard, à la suite et à cause du péché originel, que Dieu, pour la punir, dit à l'humanité coupable de s'être dressée devant lui, d'avoir eu l'audacieuse et outrageante prétention de devenir semblable à lui : « *Le sol sera maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des chardons... Tu mangeras du pain à la sueur de ton front.* » (Gen., III, 17-19).

Mais vous constatez que si, en punition, l'homme est chassé du paradis, si désormais, pour lui, « la terre est bien basse », malgré tout, il reste ce qu'il était hier ; Dieu le maintient dans sa dignité primitive : il est toujours un *paysan*, un *cultivateur...*

2. Et puis, tournez les pages de la Bible : arrivez à l'Evangile : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » Parmi nous, oui ; mais quel pays choisit-il ? Bethléem, et Bethléem signifie *la maison du pain.* Et dans cette bourgade, quel endroit ? Une étable, où les paysans enferment leurs troupeaux...

Plus tard, au retour de son exil d'Egypte, il se retire, jusqu'à trente ans, dans un modeste atelier de campagne, où son père nourricier et bientôt lui-même fabriquent des jougs et des charrues, et où viennent se fournir les paysans de Nazareth et des environs, au milieu desquels il veut passer la majeure partie de ses jours terrestres...

Ecoutez-le pendant sa vie publique. La plupart du temps, il s'exprime en paraboles, afin de se faire mieux comprendre de la foule qui le suit A quoi, le plus souvent, en emprunte-t-il le thème ? Aux champs et aux vignes qu'il côtoie ou qu'il traverse avec ses disciples. Il se compare lui-même au berger qui veille sur ses brebis, au vigneron qui, par exemple, recrute, à chaque heure du jour, des ouvriers pour sa vigne, voire au cep à quoi doivent être entés, pour vivre, tous les sarments...

Voyez-le agir. Le premier acte qui attire sur lui l'attention et qu'il accomplit à la demande de la Sainte Vierge, consiste à faire un vin miraculeux... Et, au soir de son existence terrestre, quelques heures avant de mourir, il opère le plus grand de tous ses prodiges : la Sainte Eucharistie, et qu'emploie-t-il pour cela ? Vos produits, mes frères : le pain et le vin...

Comme le bon Dieu aime ceux que vous êtes !

II

L'Eglise, qui le continue ici-bas, ne pouvait faire autrement que lui. C'est ici que je vous invite à interroger l'Histoire, vraie et impartiale. Vous y apprendrez tout ce que l'Eglise a entrepris, au cours des âges, pour les paysans.

Elle est venue, elle s'est mêlée à eux pour les tirer du paganisme et de la barbarie ; elle leur a conféré le baptême et les a faits enfants de Dieu...

Elle a, par la main de ses moines, défriché le sol, assaini les marais, percé des routes, jeté des ponts, planté des crus fameux, renommés jusqu'à nos jours... Et les paysans, reconnaissants, sont venus s'établir autour des monastères...

Elle a protégé, tant qu'elle fut la maîtresse, les terres, les maisons des paysans et leur personne contre les seigneurs qui, souvent en guerre, ne les respectaient pas toujours...

Elle a pris soin des paysans malades et a bâti pour eux, à ses frais, des hôpitaux et des léproreries...

Elle a, toute seule, — toute seule, — pendant des siècles, instruit les paysans dans les écoles qu'elle entretenait de ses deniers, à l'ombre des monastères ou des églises...

Elle a, surtout, dirigé vers le ciel les regards des habitants de la campagne ; elle leur a envoyé des prêtres qui vécurent au milieu d'eux ; elle leur a édifié des églises, parfois splendides, pour qu'ils y trouvent le Dieu de force, de consolation et d'amour...

Combien cette Eglise, qu'on a tant calomniée devant vous, continuant l'œuvre de Dieu, vous aime !...

III

J'ai ajouté : « Contemplez la Nature ».

Est-elle assez belle, la Nature qui vous entoure ! Pour votre joie, Dieu a étendu ses tapis verdoyants où poussent tant de végétaux aux essences variées, où éclosent tant de fleurs aux couleurs ravissantes. Il a planté ses forêts et dressé ses montagnes. Il entretient, pour vous, cet air bienfaisant qui vivifie vos poumons...

Remarquez encore : Dieu ne *travaille* guère à la ville, mais, à la campagne, son labeur ne cesse pas. Il ne s'est pas contenté de vous donner la terre : il la féconde. Il vous a dit : « Cultivez ! » Le reste, il s'en charge. Et vous savez bien que c'est ce reste, surtout, qui importe. Vous savez bien que, s'il dépend de vous de défricher, de défoncer, de piocher, de labourer, de planter, de tailler, de sulfater..., il dépend du Maître souverain de faire tomber la pluie et luire le soleil, d'écarter les intempéries et les insectes, d'accrocher le raisin aux sarments, de le conserver et de l'amener à maturité...

Vous pouvez cultiver tant que vous voudrez : vous ne vendangerez que si Dieu veut.

De sorte que, m. f., plus qu'aucun autre travailleur (c'est votre honneur, ce doit être votre fierté), vous avez Dieu pour *compagnon*, — un compagnon nécessaire.

* *

S'il vous est à ce point indispensable, si vous êtes à ce point soumis à son bon plaisir, il serait imprudent de le « froisser » et de l'éloigner de vous...

Vous ne pouvez pas vous passer de lui ; mais il peut se passer de vous... Songez à ce que vous deviendriez s'il vous abandonnait tout à fait !...

Pour qu'il ne vous abandonne pas, ne l'abandonnez point vous-mêmes. Aimez-le comme il vous aime. Prouvez-le lui comme il vous le prouve :

Aimez-le de tout votre cœur !

Servez-le de toutes vos forces !

Restez-lui ou redevenez-lui fidèles, sans défaillance ! Ainsi soit-il !

POUR LA FETE DE S. TIMOTHEE

(24 janvier)

LA PRIÈRE MUTUELLE

Orate pro invicem.
Priez les uns pour les autres. (Jac., v, 16).

Mes frères,

Au début de sa seconde lettre à son cher disciple Timothée, dont nous faisons aujourd'hui la fête, S. Paul assure le fils de son cœur, dont il avait fait son collaborateur dans l'apostolat, qu'il fait chaque jour mémoire de lui dans ses prières et le recommande à Dieu : *Quod sine intermissione habeam tui memoriam in orationibus meis.* L'apôtre découvre par ce trait, comme par bien d'autres, du reste, épars dans ses épîtres, ce que renfermait de tendresse, d'exquise sensibilité, d'affectueux attachement son âme haute, aimante et dévouée. S. Paul se fait ainsi, pour le dire en passant, connaître à nous sous un jour tout spécial, et ce jour donne à cette figure, qu'on se représente ordinairement comme celle d'un homme de lutte, aux mâles énergies, à la prédication profonde, sévère et sans indulgence, quelque chose de plus humain, une expression de bonté, un cachet d'amabilité qu'on néglige trop souvent de remarquer et qui nous le fait aimer davantage.

S. Paul n'est pas seulement le grand docteur des chrétiens, il en est aussi l'exemple, surtout sous le rapport de la vraie charité.

Je ne crois donc pas pouvoir mieux faire ce soir, à la veille de la Conversion de ce grand apôtre, que de commenter devant vous le passage que je rappelais en commençant, et qui peut se ramener pour nous à cet autre conseil de l'apôtre S. Jacques : « *Orate pro invicem.* Priez les uns pour les autres ; » priez pour vos frères, comme S. Paul faisait pour Timothée.

I

Les raisons, du reste, ne nous manquent pas pour nous décider à ce devoir et nous en faire saisir les immenses avantages.

Je tiens d'abord à vous en signaler un que beaucoup perdent de vue. C'est que la prière, même faite pour les autres, n'est pas inutile pour nous-mêmes. Nos prières ont pour les autres une vertu impétratoire ; bien faites, et si ceux pour qui nous prions n'y mettent pas d'obstacle, elles peuvent disposer Dieu à leur accorder des grâces et même des faveurs temporelles, si sa sagesse le juge opportun. Mais le bénéfice n'en est pas perdu pour nous. Il y a en effet, dans cette bonne œuvre, quelque chose d'inaliénable, que nous ne pouvons donner à personne, que personne ne peut nous ravir : c'est le mérite. Quand même nous prierions Dieu de nous oublier, pour reporter toutes ses faveurs sur ceux qui sont l'objet de notre prière, Dieu aurait pour agréable notre désintéressement et en serait touché ; mais il tiendrait néanmoins compte, en notre faveur, de nos supplications, et notre sanctification en serait d'autant augmentée.

Nous aurions ainsi, m. f., atteint un double résultat, et tout en priant pour les autres, nous aurions travaillé pour nous-mêmes.

Quel encouragement, n'est-il pas vrai ? à multiplier nos prières pour nos frères, pour tous ceux que nous aimons, puisque, plus nous faisons pour eux sous ce rapport, plus nous faisons en même temps pour nous-mêmes, et nous sommes les premiers appelés à bénéficier de notre charité. Que dis-je, les premiers ? Tout le profit souvent en est pour nous, parce que malheureusement ceux pour qui nous prions, par le fait de leur libre volonté que Dieu respecte toujours, rendent nos efforts inutiles et nos supplications inefficaces.

Et puisque l'occasion s'en présente, je tiens à bien vous faire remarquer cette observation. Car elle est la réponse à donner aux murmures, aux

reproches injustes, irréfléchis et immérités que beaucoup font à Dieu. Combien demandent au ciel des grâces pour ceux qui leur sont chers, combien de mères, comme sainte Monique, pleurent leurs enfants perdus et jetés hors du droit chemin et prient Dieu de les rendre à leur affection et à la pratique de leurs devoirs, et, voyant que leurs prières n'obtiennent pas leur effet, adressent au ciel des reproches amers ! Elles oublient, ces personnes, que leurs prières, outre qu'elles manquent peut-être de persévérance et de désintéressement, tout en étant méritoires, ne peuvent avoir raison de l'aveuglement et de la volonté perverse, mais toujours libre, de leurs enfants, et que ce n'est pas à Dieu ni à la piété qu'elles doivent adresser l'expression de leurs murmures indignés, mais bien à ceux qui ont le cœur trop endurci, qui sont trop obstinés, — endurcis et obstinés souvent, j'ose le dire, par la faute première, par la négligence des mères elles-mêmes.

II

Mais je reviens à mon sujet, et j'ajoute que la prière faite pour nos frères constitue, et c'est son second avantage, un merveilleux moyen d'union entre les hommes. Prier les uns pour les autres, en effet, n'est-ce pas se donner rendez-vous dans le cœur de Dieu ? n'est-ce pas prendre pour centre, pour point de jonction commun Celui qui seul est capable d'établir et de faire régner entre tous les hommes la plus parfaite communauté de sentiments, de croyances et d'affections ?

Et puis, si l'on prie pour autrui, comme on doit le faire, c'est-à-dire pour tous les hommes, est-il possible de ne pas leur vouloir du bien, de ne pas leur souhaiter tous les vrais bonheurs, tous les légitimes succès, toutes les vertus et finalement toutes les faveurs de Dieu, y compris le ciel ? Est-il possible de garder alors de l'antipathie, de l'animosité, de la rancune, de la jalousie, de la haine et des désirs de vengeance ?

Ah ! m. f., vous surtout qui vous plaignez que le monde est mauvais, que les rapports sont difficiles, qu'il n'y a plus d'affectueuses relations ni de vrai dévouement entre les hommse, que tout nous sépare de plus en plus les uns des autres quand au contraire nous devrions vivre si unis et par conséquence si heureux, ayez donc recours au moyen d'union si doux, si avantageux, si efficace que Dieu nous met entre les mains !

Hélas ! que nous sommes loin d'agir ainsi ! Au lieu d'avoir à cœur le bien de nos frères, nous les jalousons et nous sommes plutôt réjouis du mal qui leur arrive ; nous envions leurs succès, même dans la piété, et nous les tournons en ridicule. Mais surtout nous les critiquons, nous les jugeons témérairement, nous faisons à leur sujet des médisances sans nombre, quand ce ne sont pas des calomnies, et nous osons nous étonner que des chrétiens ne soient plus unis, ne s'aiment plus, et qu'il fasse mauvais vivre en ce monde ! Vraiment nous avons mauvaise grâce de nous plaindre, et Dieu aura le droit de nous faire de durs reproches, parce que nous aurons négligé le grand moyen d'union, parce que nous n'aurons pas prié comme nous le devions, pour rencontrer nos frères dans le cœur de Dieu.

III

La prière faite pour les autres est enfin le plus grand service que nous puissions leur rendre.

Pour les morts, c'est de toute évidence, puisqu'aucune autre communication n'existe entre ce monde et l'autre que la prière adressée à Dieu en faveur de ceux qui ne sont plus. Il n'y a pas d'autre moyen de les aimer, de penser efficacement à eux, de leur être utiles. Si nous imaginons qu'il en est de différents, nous nous illusionnons étrangement. Nos larmes, nos paroles, nos profusions dans les cimetières, nos louanges, nos regrets, notre culte pour ce qui leur a appartenu et nous rappelle leur souvenir, tout cela est de l'égoïsme, n'est utile qu'à nous, ne sert qu'à nous consoler, à alléger notre douleur. Mais tout cela est de nul profit pour les morts ; il faut bien nous en convaincre et tâcher d'aviser à d'autres moyens, si nous ne voulons pas que les âmes du purgatoire, du fond de leur prison, ne nous adressent de trop justifiés reproches.

J'en dirai autant des absents. Le cœur, à vrai dire, ne franchit pas les distances ; la pensée ne vole pas à travers les espaces ; ce sont là des illusions dont notre pauvre amour a besoin. Il n'y a qu'un objet qui unisse tous les autres ; il n'y a qu'un centre duquel tous les cœurs peuvent s'approcher pour se rapprocher entre eux : c'est Dieu ; et le moyen d'aller à ce centre et d'y rencontrer les chers absents, c'est la prière.

Quant aux autres, à ceux qui vivent près de nous, nous pouvons, il est vrai, leur témoigner d'autre façon notre affection et user d'autres industries pour leur être agréables et utiles, et de ces moyens il en est de légitimes, il en est même qu'il faut employer. Les bons offices, les dévouements, les conseils, les avertissements et les bons exemples sont de ce nombre.

Mais souvent, m. f., nous nous abusons sous ce rapport et nous négligons l'essentiel. Nous songeons bien au corps et au bien-être matériel, à la santé, à la réussite dans les affaires, aux plaisirs, et pour ceux que nous aimons particulièrement nous ne comptons pas avec les sacrifices. Mais leur âme nous inquiète-t-elle, leur sanctification et leur salut sont-ils l'objet de la même sollicitude ?

Hélas ! la réponse, dans bien des cas, est plus que douteuse. L'âme est la grande négligée, la grande sacrifiée, et il arrive même que nous-mêmes nous contribuons à la tenir dans l'indifférence et l'éloignement de Dieu.

Voulons-nous aimer les nôtres et leur témoigner de l'intérêt bien entendu ? Prions pour eux ; comme S. Paul faisait pour Timothée, ayons leur souvenir dans nos prières de chaque jour et demandons à Dieu de les éclairer et de les fortifir, de les sanctifier et de les sauver, et ainsi d'assurer leur réunion avec nous dans le ciel.

Sans doute nos prières, tout en ayant pour objet un tel but principal et premier, peuvent aussi viser les biens du temps. Nous n'y manquons guère, j'en suis sûr, si peu que nous priions. Nous avons raison. Mais où nous cessons d'être dans les limites du raisonnable, c'est quand nos demandes sont absolues, sans condition, c'est quand nos lèvres ne s'agitent que pour obtenir de Dieu des grâces temporelles.

Et combien de chrétiens ne sentent leur piété se réveiller que dans de telles occasions ! Ils ne priaient plus guère, mais voilà qu'une maladie atteint un membre de leur famille, une grosse affaire d'intérêt est en jeu, dont le résultat peut être décisif. Pour l'un des leurs, un revers vient toucher celui-ci, un procès menacer celui-là, un examen incombe à un autre et va décider de son avenir, une peine d'un autre genre vient éprouver leurs parents ; aussitôt ce sont des prières ardentes unies à des aumônes, des supplications pleines de foi à tous les saints du paradis.

Malheureusement l'événement souvent vient prouver ce que vaut une telle piété. Si la grâce temporelle n'est pas obtenue, on s'en prend à Dieu, on lui reproche les prières et les œuvres qu'on a faites, on perd confiance et on retombe dans l'apathie, dans l'indifférence ordinaire. Et même il arrive qu'après avoir été exaucé on oublie de remercier et d'être reconnaissant.

M. f., ne faisons pas ainsi. Demandons pour les nôtres les grâces spirituelles d'abord ; demandons ensuite les faveurs temporelles, mais si Dieu ne nous exauce pas, ne murmurons pas, continuons de prier et soyons soumis à la volonté de Dieu, car en bien des cas Dieu pourrait nous répondre ce que le Sauveur disait à ses disciples : « *Nescitis quid petatis*. Vous ne savez pas ce que vous demandez. »

* *

Je termine, m. f. En notre temps qui a vu surgir tant de systèmes, tant d'innovations, on se flatte d'avoir découvert un moyen suprême et infaillible de concorde, de paix, d'union entre les hommes, et par suite de bonheur. Le mutualisme, dit-on, voilà ce qui doit régénérer l'humanité et assurer le règne de la fraternité en même temps que celui de la vraie félicité. Il faut s'entr'aider, s'associer, se syndiquer, et l'union des efforts, la communauté des intérêts favorisent l'union des cœurs et le bien-être individuel.

Il y a longtemps que le christianisme a apporté au monde cette prétendue découverte. Le premier, il a prêché l'union de tous les hommes et lui a donné une base assez large et assez solide ; le premier, il a appelé les hommes à se grouper entre eux, à s'associer pour arriver au vrai bonheur ; le premeir, il a appris aux hommes comment ils devaient s'aimer et s'entr'aider, et l'un de ses dogmes essentiels est celui de la communion des saints. Les œuvres de chacun doivent profiter à tous, les prières surtout de chacun doivent être faites pour tous, afin que Dieu accorde à tous, de quelque race ou de quelque siècle qu'ils soient, les grâces nécessaires pour parvenir au ciel, où seulement se réalisera complètement l'union parfaite des élus en Dieu.

M. f., pour notre part, travaillons à cette union, et à l'exemple de S. Paul, prions continuellement et avec ferveur pour nous et pour les autres. Heureux serai-je, m. f., si j'ai pu vous en montrer la nécessité, vous amener à la pratique de la prière des uns pour les autres, ou mieux, car vous le faites déjà, à remplir désormais ce devoir avec plus d'exactitude et de pieuse ferveur. Ainsi soit-il

POUR LA CONVERSION DE S. PAUL

(25 janvier)

AVANT ET APRÈS

Mes frères,

Un peu après la mort de N.-S. Jésus-Christ, il y avait à Jérusalem un jeune homme, nommé Saul, qui se préparait, à l'école d'un maître illustre, Gamaliel, à devenir docteur de la religion juive. C'était l'élève le plus studieux et le plus intelligent de sa classe, se faisant remarquer entre tous ses condisciples par son application et par sa bonne conduite. Scrupuleux observateur de tous les commandements de la loi de Moïse et de toutes les pieuses coutumes de la tradition juive, il n'aurait pour rien au monde, par exemple, touché un objet ou un animal impur ; il ne se serait pas mis à table sans avoir fait les ablutions prescrites. Les mères le citaient à leurs fils comme un modèle. En un mot, il avait la réputation d'un saint. Il le savait, du reste. Aussi se croyait-il très bon, et était-il sûr d'entrer tout droit dans le royaume des cieux, grâce à ses mérites et à ses vertus. Et il se disait sans doute, comme le Pharisien de la parabole : « Seigneur, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. »

Il vivait à Jérusalem juste à l'époque où l'Eglise chrétienne commençait à grandir ; à cette époque unique dans l'histoire, où les premiers fidèles ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, où toutes choses étaient en commun entre eux, et où il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges par les mains des apôtres.

I

A coup sûr, pensez-vous, le jeune Saul, qui est si pieux, va bientôt devenir, lui aussi, un membre de l'Eglise. — Eh bien ! pas du tout ! Il déteste les chrétiens, au contraire, et s'il le pouvait, il les ferait tous périr. Quand on lui parle de Jésus-Christ il l'appelle un imposteur. Quand il rencontre un chrétien, il est prêt à l'injurier. Ce n'est pas seulement de l'éloignement qu'il éprouve pour Jésus-Christ et ses disciples, c'est de la haine, cette même haine qui animait les Scribes et les Pharisiens contre notre Sauveur, et qui poussa Caïphe, le grand-prêtre lui-même, à le condamner à mort.

D'où venait-elle donc, cette haine ?

D'abord, de ce qu'ils ne voulaient pas d'un Messie comme Jésus-Christ. Allons donc ! un homme du peuple, un ouvrier !... Ils avaient rêvé mieux. Ils espéraient que le Messie serait un roi glorieux, un grand conquérant, qui les délivrerait du joug des Romains et qui ferait d'eux le premier peuple du monde.

Ensuite, ils haïssaient Jésus parce qu'il avait démasqué leur hypocrisie ; parce qu'il leur avait dit que la vraie piété est dans le cœur, et non dans les cérémonies extérieures ; qu'il vaut mieux être bon, doux et serviable que d'immoler des bœufs ou des colombes à l'Eternel ; qu'il y a plus de mérite à être humble et pur qu'à tamiser sa boisson, de peur de se souiller en avalant un insecte vivant qui aurait pu s'y trouver. Ils le haïssaient, parce qu'il avait fait comprendre au peuple que les Pharisiens n'étaient que des sépulcres blanchis, beaux au dehors

seulement, et que toute leur sainteté n'était qu'une vaine apparence.

Ils haïssaient enfin les chrétiens par jalousie, voyant bien qu'ils étaient meilleurs qu'eux, que tout le monde les estimait, et qu'ils devenaient chaque jour plus nombreux et plus influents. Que faire donc ? Comme on ne peut pas les convaincre d'erreur, il n'y a qu'un parti à prendre : les détruire. C'est plus sûr et plus expéditif. Ç'a été dans tous les temps la méthode des persécuteurs. Néron, Domitien, Dioclétien n'ont pas agi autrement à l'égard des premiers chrétiens ; ne pouvant les amener à offrir de l'encens aux idoles, ils les faisaient mourir dans les supplices.

C'était bien là le système qu'approuvait le jeune Saul. Aussi fut-il très heureux le jour où il apprit qu'on allait lapider, c'est-à-dire assommer à coups de pierres, un de ces misérables chrétiens, le diacre Etienne. Il faudra qu'il voie cela ! Il ne manquera pas une si bonne occasion d'assouvir sa haine. Il sera l'un des premiers au lieu de l'exécution, et s'il y a moyen, il y contribuera, il lancera aussi sa pierre. En effet, quand les bourreaux ôtèrent leurs vêtements pour mieux lancer leurs cailloux sur le saint diacre, le jeune Saul se trouvait là, prêt à les garder, et il put ainsi jouir tout à son aise de ce spectacle de sang.

Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée, qu'une passion : persécuter à son tour les chrétiens, et c'est ce qu'il obtint du Sanhédrin la permission de faire. Il perquisitionnait dans les maisons, il saisissait les hommes et les femmes, les faisait jeter en prison et, si possible, condamner à mort. Il n'y avait rien, nous avoue-t-il lui-même, rien qu'il ne crût devoir faire contre le nom abhorré de Jésus de Nazareth.

Sa haine grandissant toujours, il ne lui suffit plus de persécuter les chrétiens de Jérusalem ; il résolut de poursuivre aussi ceux qui s'étaient réfugiés dans les villes voisines, en particulier à Damas. Il monte à cheval ; il part, suivi d'une escorte, et après plusieurs jours de marche, il arrive près de cette grande et belle ville, roulant dans sa tête toute sorte de projets sinistres, et se demandant sans doute comment il pourra ruser pour surprendre le plus de chrétiens possible et les amener liés à Jérusalem.

II

Que dites-vous de cet homme-là, m. f. ? Je dis, moi, que c'est un affreux fanatique, un sectaire, un homme violent, orgueilleux, jaloux ; qui se croit beaucoup meilleur qu'il ne l'est en réalité et qui, pour calmer sa conscience au sujet des violences qu'il commet, tâche de se persuader qu'il n'agit que pour la plus grande gloire de Dieu.

Mais laissons-le un instant et parlons d'un autre homme bien différent, qui vivait quelques années plus tard. Autant celui dont nous venons de parler avait une bonne opinion de lui-même, autant celui-ci est humble, car il s'appelle lui-même le plus grand des pécheurs, le rebut, la balayure du monde. — Autant Saul détestait Jésus-Christ, autant celui-ci l'aimait. Il l'aimait au point de désirer mourir afin d'aller plus vite dans le ciel se réunir au bien-aimé de son cœur. En attendant, disait-il, « rien ne pourra jamais me séparer de mon Jésus. Nous ne faisons qu'un, il est ma vie, ou plutôt non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » — Autant le premier homme que je vous ai dépeint était violent et cruel, autant celui dont j'ai à vous parler était doux, affectueux, compatissant. « Je voudrais, disait-il un jour, être maudit de tous, si cela pouvait sauver mes frères qui sont dans le malheur. Oui, de tout cœur et sans compter, je donnerais tout le sang de mes veines, je me donnerais moi-même pour mes chers chrétiens ! » — Enfin, autant Saul le persécuteur se donnait de mouvement et de peine pour détruire l'Eglise, autant l'autre s'emploie nuit et jour, avec ardeur, à la fortifier et à l'étendre partout. Il s'était même fait missionnaire, et pour annoncer l'Evangile il a parcouru des centaines et peut-être des milliers de lieues, sur terre et sur mer. Dans trois de ses voyages, les flots de la mer ont failli l'engloutir. A sept reprises différentes, il est jeté dans les cachots. Cinq fois il est flagellé par les Juifs, trois fois battu de verges ; une autre fois ses ennemis le lapident avec une telle violence qu'ils le laissent inanimé, gisant sur le sol. Mais rien ne peut lasser son zèle ni décourager son ardeur.

Et maintenant, m. f., je vais bien vous étonner en vous disant que ce second homme est le même que le premier. Que s'est-il donc passé ? Un changement prodigieux. Le premier est devenu le second, Saul le pharisien, le persécuteur, est devenu Paul, le disciple et l'apôtre de Jésus-Christ.

Comment cela ? — Le voici...

Nous avons laissé Saul au moment où il allait entrer à Damas, et où il se demandait comment il allait s'y prendre pour arrêter et faire jeter en prison le plus grand nombre possible de chrétiens. Déjà, il pouvait apercevoir à l'horizon les murailles blanches de Damas, quand tout à coup une grande lumière venant du ciel comme un éclair, resplendit autour de lui, l'aveugle et le fait tomber par terre. En même temps il entend une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Et il répond : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il te serait dur de regimber contre l'aiguillon. » Et Saul, tout tremblant et effrayé, dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Au lieu d'entrer à Damas le front haut et comme en triomphateur, le pauvre Saul y entre en aveugle, conduit par la main, et là il fut trois jours sans voir, sans boire ni manger.

Que faisait-il pendant ces trois jours de souffrances et d'angoisses ? Il priait, il demandait grâce, il suppliait Dieu de lui pardonner, il lui demandait un cœur nouveau, car il avait senti combien, malgré toute sa dévotion de pharisien, ce cœur était mauvais. Il avait vu le Seigneur lui-même. Il savait donc maintenant que Jésus était le Messie, le Fils de Dieu, — et il l'avait maudit, outragé, persécuté dans la personne de ses disciples ! Quel crime monstrueux !

Au bout de ces trois jours, Dieu envoya vers Saul un chrétien de Damas, nommé Ananie, pour le baptiser et lui rendre la vue. Le premier homme était mort, le second venait de naître. Il allait se développer rapidement et devenir le meilleur des chrétiens et le plus grand des apôtres.

* *

Cette conversion, qui eut un si grand retentissement dans l'Eglise et plus tard dans le monde entier, ne nous a pas été racontée moins de trois fois dans le livre des Actes des Apôtres, probablement